

Vincent Engel est né à Uccle en 1963. Professeur à l'UCL, il a fondé le Centre d'études de la nouvelle. Essayiste, romancier et nouvelliste, il a obtenu le Prix Franz de Wever et Renaissance de la nouvelle.



Photo : Philippe Jouannes

Du même auteur :

Légendes en attente

L'instant même, 1993

La vie malgré tout, confessions nouvelles

L'instant même, 1994

Un jour, ce sera l'aube

Labor, L'instant même, 1995

Raphael et Laeticia, romansonge

Alfil, L'instant même, 1996

La vie oubliée

Quorum, L'instant même, 1998



Alexis

Vincent Engel



Ministère
de la Communauté
française



Alexis

Vincent Engel

à François Salvaing

Alexis a paru dans *La guerre est quotidienne*
aux Éditions L'instant même et Quorum, 1999

J' ignore ce que je dois faire, à présent. On devrait le savoir, pourtant, que tout finit et qu'on n'a jamais trop de temps pour s'y préparer ; mais ici, c'est différent. Tout le monde dit ça quand son tour arrive, sans doute. À cette nuance près : ce n'est pas mon tour.

Un coup d'œil aux écrans... Ils sont tous là, à leur place. Ils n'en ont jamais bougé, ils ne savent même pas qu'ils pourraient aller voir ailleurs. Ni qu'ils n'iront jamais nulle part. Bientôt, on viendra les chercher comme on le faisait avant pour ceux qui étaient appelés ; mais personne ne les attendra. Personne ne les appellera plus jamais, et c'est pour ça qu'ils partiront. Pour toujours. Quant à moi, je n'ai pas la force de me demander ce que je deviendrai. L'administration y pourvoira, comme elle pourvoit à tout. Y compris à ses incohérences. Surtout.

Alexis est assis dans son coin. Il ne sait pas que, grâce à la caméra, je l'épie. Aucun de mes pensionnaires ne le sait, au demeurant, ni ce qu'est une caméra, ni le mot pour la désigner. Que connaissent-ils, d'ailleurs ? Et qui ? Je me suis souvent demandé comment ils pouvaient percevoir leur existence, s'ils étaient conscients d'exister. On leur a imposé une vie tellement étrange, au nom de la vie... Cette question me hante. Ce n'est pas prévu dans mon contrat, alors je n'en parle à personne. À la limite, les responsables voudraient que je m'interroge aussi peu que mes pensionnaires - mes agneaux, comme je les nomme parfois. Ça paraît pourtant difficile. Quoique... allez savoir. C'est comme pour les chiens : qui peut dire ce que pense un chien ? Mes agneaux ont souvent un regard de chien reconnaissant quand je leur apporte à manger. De chien serein, qui ne craint pas d'être privé ; la nourriture est mauvaise, mais ils n'en ont jamais reçu d'autre. Et puis, quand je dis qu'elle est mauvaise, c'est une question de goût ; je n'aimerais pas les boîtes pour animaux, sans doute. C'est pareil. Sauf que pour les responsables, ce ne sont pas des animaux. Ni des humains. Quoi, alors ? Un jour, un ministre de passage a dit, en riant : " des roues de secours vivantes ". Pour ceux qui ne veulent pas crever...

Je n'ai jamais compris comment la décision avait été prise de lancer ce projet. J'étais un enfant, je ne m'intéressais pas à tout ça. Je n'imaginais pas que je serais obligé d'accepter le premier boulot venu, ou plutôt le dernier, celui



dont personne ne voudrait. Sauf les désespérés, les malades de la vie. Sauf moi.

J'ai retrouvé, ensuite, des coupures de presse de l'époque ; les débats avaient été animés, tumultueux. Et maintenant qu'ils abandonnent tout, que dira-t-on ?

Quand je me suis présenté pour l'entretien d'embauche, le directeur qui m'a reçu n'y est pas allé par quatre chemins.

- Tous vos prédécesseurs sont partis après quelques mois. Dépression nerveuse. Grave. En hôpital psychiatrique. Ils avaient perdu tous leurs amis, leurs proches. Il faut le savoir : le salaire que vous toucherez n'effacera pas le plus pénible ; ce n'est qu'un baume de faible puissance. Si vous avez le moindre doute, partez. Si vous restez, ne venez jamais vous plaindre. Je vous aurai prévenu.

Je ne me suis jamais plaint. J'ai accepté cette horreur silencieuse et aseptisée, la douce mort blanche sans cri qui prend mes agneaux par la main comme pour une valse qui ne s'interrompra jamais. Je les ai regardés vivre, semblables à des plantes auxquelles on refuserait d'avouer que le vent et le soleil existent, plongés dans une vie qui n'est qu'une attente plus ou moins longue de la résurrection d'un autre. Un autre qui leur ressemble pourtant tellement, et qui leur est étranger jusqu'à l'indifférence. Un autre qu'ils ne rencontreront jamais, et qu'ils sont pourtant destinés à fréquenter jusqu'à sa mort, qui surviendra toujours plus tard que la leur.

Je sais, ceci est nébuleux. Je ne suis pas philosophe. Ce que j'écris, ce n'est même pas pour le relire. J'ai beaucoup de temps libre, pour mon malheur. Contre cela aussi, le directeur à l'embauche m'avait mis en garde. Je reste dans la salle de contrôle, devant mon mur d'écrans, un pour chaque chambre, cent chambres de six personnes. On devrait dire " cellules ", si le mot n'était pas proscrit. Quelle importance ; ils ne connaissent ni celui-là ni un autre. Alors, quand j'ai achevé mes tâches quotidiennes, je viens m'asseoir ici et surveiller, comme un gardien de phare guetterait sur une mer asséchée un raz-de-marée. Je quitte le programme de gestion du centre, et je tape. Mon histoire. Non, pas mon histoire. Leur vie. Sans histoire.

Il m'arrive de me saouler de mots. Hier, j'ai écrit avec une fierté de dément que je régnais sur un troupeau de six cents âmes. J'ai effacé ce dernier mot ; l'administration insiste, à juste titre, sur le fait qu'ils n'en ont pas - elle parle plutôt de " conscience ", parce quelle répugne toujours à évoquer ce qui lui est par trop étranger. Je règne sur le vide. Comme beaucoup de souverains.

Il y a deux semaines, j'ai essayé de faire rire Alexis ; et c'est moi qui me suis esclaffé lorsque je me suis dit que je faisais le clown. Un comble. Alexis m'a regardé, incrédule, effrayé peut-être, si c'est possible. Puis, il a grimacé. Mais il s'est arrêté en chemin. Je suis reparti, dégoûté.

On m'avait prévenu : ne pas m'attacher. Personne ne doit s'attacher aux pensionnaires. L'argent que l'on consacre à leur vie dispense de les aimer. Je me souviens d'un argument d'un partisan de ce projet, il y a trente ans : " Le sacrifice que nous attendons d'eux n'est que peu de chose, dans les circonstances qui détermineront leur existence, par rapport à ceux qui seront exigés de nous. Mais c'est le prix à payer pour une société plus juste. " On invoque toujours l'avenir d'un monde meilleur quand on veut justifier une monstruosité. Je sais, ce n'est pas mon rôle de penser ainsi, mais ce n'est pas ma faute ; ce ne sont que mes doigts sur le clavier.

J'ai essayé d'expliquer à Alexis pourquoi il était là. Pas là dans ce centre, mais là sur la terre. C'est vraiment malheureux ; si un père veut dévoiler à son enfant pourquoi il vit, il ne pourra jamais trouver une explication totalement satisfaisante. L'enfant répondra toujours : " Et pourquoi ceci ? Ou pourquoi cela ? " Moi, par contre, je peux tout détailler à Alexis, et lui ne peut rien entendre. Mais je lui ai dit malgré tout. Il m'a écouté, je crois : une musique peu mélodieuse, mais un passe-temps néanmoins. Je suis parti sans achever, ce qui l'a laissé aussi imperturbable. Et c'est une chance, évidemment. D'autant que cette belle explication s'effondre aujourd'hui.

Mes supérieurs n'en reviennent pas que je sois au poste depuis dix ans. Sans faillir. Pas un signe de faiblesse. Un roc. Ils me regardent avec une légère inquiétude ; suis-je tout à fait humain ? Sans doute pensent-ils que mes pensionnaires ont déteint sur moi, et que c'est ce qui menace tout gardien qui parviendrait à franchir un certain cap sans sombrer dans la folie. Une défense. Ils ne me parlent presque plus. Ils vérifient si je m'acquitte consciencieusement de ma tâche - et comme la machine fonctionne sans l'ombre d'une panne, ils s'en retournent. Sans rendre visite à mes agneaux.

Ils ne savent pas que j'écris.

Ils n'ont pas trouvé mes archives.



